

# Chapitre 1

## Au début.....

**Au commencement Dieu créa le ciel et la terre..., serait une phrase de début qui plairait à tous les adorateurs de textes sacrés mais rien ne garantit que ces ouvrages ne contiennent aucun « verset satanique ». Depuis le début des temps de la conscience, l'humanité s'appuie sur des « inspirations » venant d'entités prétendues supérieures mais sommes-nous dans le cadre d'une certitude absolue ?**

**Le moment est venu de mettre en pratique l'expérience quantique pour dégager les points essentiels et ne pas entrer dans des débats interminables sur l'existence ou la non-existence d'entités supérieures. Est-il si important de vérifier si un (ou plusieurs) Dieu existe ? Peut-être si le cheminement de la réflexion se fait dans l'étude d'une hypothèse mais pas du tout si la probabilité devient une vérité indéniable face à des contradictions de taille. Je pense qu'il serait plus simple de se poser la question sur les diverses manières d'agir, quelque soit le résultat de la vérification de l'hypothèse posée sans toutefois l'avoir validé mais il est peut-être encore trop tôt pour aborder cette approche...**

**Je me bornerai donc, pour l'instant, à exposer les faits que l'humanité pense avoir validé en n'oubliant pas que tout n'est qu'hypothèse. Les recherches archéologiques et sociologiques ont donné des résultats palpables et visibles qui sont source de réflexion dans un cadre plus « terrestre ». Il y a certainement beaucoup de scientifiques qui aimeraient connaître l'instant précis où « l'homme » s'est détaché de l'animal mais ils s'écartent de la donnée principale qu'est justement le fait qu'il s'en soit écarté. La découverte d'ossements (anciens) ornés d'éléments de nature à imaginer l'existence de rituels mortuaires reste une exclusivité propre à la race humaine. La découverte d'outils complexes a même permis à nos philosophes de décrire l'intelligence comme étant de savoir les utiliser, mais peut-être en ont-ils tiré une conclusion trop hâtive. En effet « l'homme » est-il le seul à utiliser des outils ? N'en déplaît à certains, l'humanité n'a pas l'exclusivité de ce fait, certains animaux utilisent des objets extérieurs et ont même fait de leur corps un outil de chasse et de protection. Voilà, je viens de lancer une affirmation à la manière de ces penseurs qui ensuite démontrent le bien-fondé de leurs conclusions, j'entends hurler à l'hérésie scientifique commise par mon humble personne. Et oui un animal ne pourrait pas façonner son corps comme un outil, mais que penser quand un « colosse », qui s'adonne à la pratique du Yoga, arrive à entrer dans un volume extrêmement réduit par rapport à sa masse corporelle. La première idée qui me vient à l'esprit est que le yogi a façonné son corps dans le cadre d'une recherche de maîtrise corporelle, mais avec aucune application directe. Cela lui donne peut-être la possibilité de faire face à beaucoup de situations mais c'est une « adaptation » préliminaire à une situation hypothétique qui ne se présentera peut-être jamais, contrairement à**

**l'animal qui aurait un sens plus pratique de ses adaptations au système ambiant. L'idée commune dominante affirme que les adaptations dans le monde animal sont déclenchées par la sélection naturelle qui élimine toute « mutation ratée » mais cette hypothèse est-elle vérifiée et n'en existe-t-il aucune autre ? En plaçant l'humanité face à une « forte sélection naturelle » n'existe-t-il pas un risque de conclure que l'homme a évolué par, la contrainte et non la volonté car, tout autant que chez l'animal, seuls ceux s'étant adaptés par avance garderaient une chance de subsister face à un événement inattendu. Tout comme il est possible de dire qu'un animal a été préparé d'avance « par hasard » il est impossible d'affirmer que l'espèce humaine (à ses débuts) ait pu bénéficier d'un traitement de faveur le différenciant notablement....**

**Il aurait aisé de remplir tout ce chapitre avec une discussion standardisée pour persuader la lectrice ou le lecteur qu'un animal saurait utiliser son corps comme un outil mais cela nous écarterais du sujet. Effectivement rechercher des différences entre l'homme et l'animal paraît être la base essentielle pour parler des débuts de l'humanité mais autant rechercher des hypothèses plus solides. L'affirmation selon laquelle un animal n'est pas capable d'utiliser d'outils complexes est confrontée à une hypothèse qui émet la possibilité d'utiliser le corps comme un outil. Je sens qu'un trop grand nombre d'entre vous n'aimez pas la comparaison d'un corps avec un outils complexe et pour clore définitivement je dirai que la plupart de nos outils, comme en exemple l'avion et le radar, sont inspirés du règne animal. Je trouve qu'il y a une grande différence entre le fait de trouver des parures mortuaires et la simple observation d'un animal très bien adapté à son milieu ou même la présence**

d'outils. Cette différence est bien prononcée avec les rituels associés à la mort qui ne découlent pas d'une adaptation à un milieu « physique » mais plutôt d'une notion de conceptualisation abstraite. Les diverses hypothèses selon lesquelles « l'homme » serait devenu différent de l'animal de par sa capacité à utiliser des outils complexes sont malheureusement unique et c'est justement dans l'orthographe de cette phrase qu'apparaît la contradiction. C'est une seule hypothèse, devenu affirmation, qui sera la base de définition de l'intelligence. C'est tout autant « léger » que d'affirmer qu'un animal « modèle » son corps comme l'homme règle une de ses machines-outils. Déjà faudrait-il se poser la question s'il est important de savoir en quoi l'homme diffère de l'animal. Posons donc une hypothèse alternative et voyons si cette différence et/ou cette similitude amènent des conclusions significatives. Je dirai que, quelque soit l'issue de l'hypothèse, il serait bien plus important de savoir pourquoi l'humanité a commencé la pratique de rites mortuaires. Je ferai remarquer à la lectrice et au lecteur qu'il aurait été beaucoup plus simple, et moins ennuyeux à lire, de rechercher ce cheminement en début de chapitre mais j'avais trop envie de caricaturer les nombreuses discussions menées par des gens voulant imposer leurs idées.....

Vous pensez peut-être qu'un oubli de ma part a écarté le langage et que cela serait prématuré de passer à une autre étape de l'humanité sans s'y être attardé mais, même si les modes de communication sont importants, je ne m'engagerai pas, de nouveau, dans une voie de différenciation. L'être humain a des outils complexes qu'il sait utiliser, le langage en est un et la question n'est pas de savoir ce qu'il se passerait si « l'homme » serait « autre », il est ce qu'il est.....

Revenons à ces fameux rites mortuaires (il serait temps car sinon le chapitre va finir sans avoir approfondi le sujet) car ces pratiques sont étonnantes voir troublantes ne serait-ce que par leur existence. Même une « branche » prétendue primitive, comme les néanderthaliens, ritualisait la mort, ce qui me pousse à penser qu'au début de la vie « d'homme » se trouvait la « fin ultime ». Pour le moment rechercher des raisons, pour expliquer la prise de conscience d'une existence limitée en durée, serait aborder un autre sujet que le positionnement du « début ». Si l'humain pratiquait des rites divers ce n'est pas sans avoir auparavant accru sa conscience, laquelle avait besoin d'interfaces comme par exemple la vue et l'ouïe, lesquelles ne pouvaient fonctionner sans cerveau, lequel dépend d'un corps qui finalement est composé de particules regroupées venant du fin fond de l'univers. Si le premier début est recherché on se retrouverait au même niveau que toutes les espèces aussi bien minérales, végétales, animales et éventuellement autres (vous comprendrez plus tard pourquoi j'ai introduit ce rajout). J'admets que les rituels mortuaires découlent de la conscience d'être « mortel » mais les animaux démontrent aussi des aptitudes (certes très limitées) à percevoir par avance leur « fin », par contre à ma connaissance (j'insiste) il n'y a pas de cas connu d'espèce, autre que « l'humain », pratiquant des cérémonies. Quelque soit les hypothèses de « début » placées dans le temps aucune n'est assez déterminante pour affirmer qu'à un instant précis l'humanité se soit dégagée des autres espèces, par contre l'interrogation sur la mort confirmée par le rituel reste un fait marquant. Le « chaînon manquant » n'est peut-être pas une espèce intermédiaire mais pourrait être tout simplement une mutation de comportement. Et nous voilà donc avec deux hypothèses, une émettant

qu'une modification physique nous a détaché de l'animal et l'autre qui serait une mutation comportementale pure et il est difficile de savoir si l'une et/ou l'autre sont les causes de cette différenciation. Mais où se situe notre priorité ? Est-ce dans la recherche d'un « début temporel » qui même trouvé ne changera pas notre nature d'humain ? Ou n'est-ce pas plutôt dans une ouverture d'esprit qui nous amènerait à prolonger le raisonnement de ces « primitifs » (l'étaient-ils vraiment ?) qui ont commencé (c'est un début...) à se poser des questions sur l'existence ? Pour moi le choix est facile, ma date de naissance a peut-être fait que je suis comme je suis, mon passé est ce qu'il est et j'accepte que les « choses » auraient pu être autrement mais c'est mon existence présente et future qui captive le plus mon attention. Je ne m'attarde plus sur mes origines, les raisons de ma présence sur terre m'indiffèrent (je suis là et pas ailleurs) et en « bon primitif » je me pose des questions sur l'énigme de la mort.

Le mot mort par lui-même est effroyable mais il représente (peut-être) une véritable certitude que nous possédons. Les réactions face à ce phénomène sont diverses selon les personnes et leurs « étapes » de vie même si certains veulent normaliser les comportements résultants. Pour l'enfant que j'étais la mort ne représentait rien si ce n'est la tristesse qu'elle générerait ainsi que l'obligation de se conformer à une réaction de groupe. La seule interrogation dont je me souviens est l'étonnement d'entendre un chien « hurler à la mort ». En y repensant maintenant je me demande selon quels critères un chien peut réagir face au décès de son maître et comment cela a pu m'étonner. Selon une rumeur, à mon goût trop répandue, cet animal moins évolué qu'un singe serait capable de « sentir la mort d'un proche »

mais je mets en doute cette affirmation car j'ai vu des chiens geindre à pleine gueule parce que leur maître ne leur accordait aucune importance et un corps « immobile » peut être perçu comme un rejet de par l'absence d'attentions. Alors j'émetts l'hypothèse qu'un chien hurle à la mort parce qu'il fait « un caprice » à cause de son maître qui l'a « oublié » (c'est d'ailleurs ce que font certains chiens abandonnés pendant un laps de temps plus ou moins court). Quand à l'éventuel « sixième sens des animaux », j'affirme haut et fort que tous les animaux ne l'ont pas et je le peux par constat personnel (je reparlerai plus tard du sixième sens). Au lieu de chercher à comprendre la raison d'un comportement canin il serait bien plus intéressant de savoir pourquoi l'être humain (de certaines parties de la terre), a associé un comportement « triste » à la mort. Je ne pense pas avoir imaginé tout seul, n'étant qu'un enfant, qu'un chien réagit à la mort d'un proche et j'ai aujourd'hui la certitude d'avoir été influencé dans mes conclusions d'observation. Même mes peurs face à « l'inévitable » se sont construites sur des conclusions ne m'appartenant pas totalement. Chacune de mes questions d'enfant ont trouvé réponse dans « le grand livre des croyances arbitraires » (que notre entourage n'hésite pas à utiliser) et je n'ai pas eus d'autre choix que celui d'essayer de me plier à un positionnement général. La notion de mort m'a donc perturbé et ma réflexion profonde a été étouffée ne me laissant aucune chance de pouvoir chasser un malaise très pesant qui a grandi d'années en années. Je pense que ma vie se serait développée dans de meilleures conditions si j'avais obtenu des réponses satisfaisantes. J'ai un souvenir très traumatisant de la première fois ou mon « instinct de conservation » s'est mit en alerte alors que j'allais subir une opération chirurgicale très banale. C'était ma première

confrontation avec l'inconnu et la salle d'opération a déclenché une peur violente à la vue des divers instruments n'appartenants pas à mon monde connu. Mes parents m'ont trahi en me laissant seul avec ces hommes habillés de blanc qui n'avait pas un aspect rassurant (cette trahison fut aussi une première). Quand, maintenu par force, on m'obligea à respirer un gaz suffocant avec un ballon noir, je mis toute mon énergie pour me battre contre ce « tunnel » tout aussi sombre qui voulait m'avalier et mon premier échec cuisant était né. Très jeune, au réveil, je n'étais pas en mesure d'expliquer ce qui venait de m'arriver, d'autant plus que des nausées assaillaient mon attention. Je pense que des milliers d'enfants ont vécu ce genre de désagréments mais cet événement, somme toute très bénin pour d'autres, changea mon avenir. Le souvenir de ce « tunnel noir » est non seulement resté gravé dans ma mémoire mais a été aussi associé à l'inconnu, avec trahison, solitude et échec. Ce « petit détail » a pesé lourdement sur ma construction personnelle à partir du moment où c'est devenu, pour moi, la base d'explication de la tristesse des autres face à la mort. J'ai imaginé, sans vraiment faire attention, que la mort était ce « tunnel noir » agressif donnant la nausée, et comme cette impression s'est fixée dans ma deuxième conscience (Freud la définirait comme étant « l'inconscient » mais je ne suis pas Freud !!!!) je n'avais plus aucun moyen de me battre contre les peurs résultantes. La peur de la mort m'a effectivement rendu méfiant et sans le savoir une obsession m'a envahit. L'angoisse, que j'ai encore un peu, déclenchée par le fait d'être dans le noir trouve sa source dans l'association avec l'obscurité de ce « maudit tunnel ». Ma peur du vide, dictée par la visualisation d'une chute mortelle possible, aurait été un peu moins prononcée si je n'avais



pas une approche négative de la mort même si dans ce cas précis la cause n'est ni unique ni majoritaire. J'ai passé de nombreuses nuits de mon enfance à étouffer jusqu'à ce que le docteur arrive, ce dernier n'étant jamais confronté au « pic de la crise » mes parents ont été aiguillés vers un spécialiste. Les conclusions de « l'homme médecine » (la traduction mot à mot en anglais de ce terme met bien en avant ma faible considération de ce spécialiste qui avait moins de pouvoirs qu'un medecine-man soi-disant primitif) furent sans appel, je n'avais aucun problème et la seule explication était que je souffrais d'un asthme nerveux certainement provoqué par la naissance de ma jeune sœur. Cependant je n'ai jamais été d'accord avec ce diagnostic primaire, j'avais beau expliquer ce qui se passait réellement mais mes arguments n'ont pas été reçus convenablement. Même lors d'une commission médicale, réunie suite à ma volonté de m'engager dans l'armée (parce que j'avais dit avoir fait de l'asthme dans mon enfance), il n'y a pas eut possibilité d'avoir gain de cause alors même que les médecins ne détectaient pas de pathologie (heureusement car sinon l'engagement aurait été impossible). Paradoxalement, m'étant mis à fumer (du tabac) assez jeune, j'eus de moins en moins de crises ; ce qui détourna mon attention de ce problème non résolu. Un médecin militaire m'avait annoncé que les crises reviendraient et j'ai résisté à son affirmation pendant plus de 10 ans. Suite à une insuffisance respiratoire très grave j'ai vu un « vrai spécialiste » qui a procédé à un examen clinique mettant en évidence une cloison nasale déformée et des zones sensibilisées pouvant générer des sécrétions de nature à obstruer en partie l'entrée des poumons, avec pour conséquence directe (entre autres) un spasme nerveux certainement amplifiée par mon angoisse de ne plus respirer

convenablement. Vingt huit ans plus tard j'avais enfin une explication plus rationnelle mais mon attention sur le plus important ne s'est fixée que maintenant ; et pour mieux comprendre je poserai la question « peut-on mourir alors que le docteur est avec vous ? ». Pour un enfant la réponse est évidente car encore sous l'emprise d'illusions monumentales un docteur est perçu comme ayant tous pouvoirs sur la mort. Une simple insuffisance respiratoire suffisait pour déclencher en moi l'impression que ma vie était en danger, n'étant pas arrivé à gagner contre « le tunnel » j'avais de quoi paniquer à chaque fois, aggravant de fait mon état jusqu'à ce que le médecin arrive. Si j'avais géré ma peur de la mort plus tôt, en lui accordant l'importance à sa mesure, les étouffements auraient été moins intenses et l'opération pour rectifier ma cloison nasale aurait mis un terme à ces « désagréments ». Suite à un grave accident de moto je devais de nouveau subir une opération à la jambe, la première (pratiquée alors que j'étais dans un état d'inconscience qui dura une semaine.....) ayant échoué, et à cause de ma peur j'ai attendu plusieurs années jusqu'au moment où les douleurs devenaient ingérables. Bien sûr, les jours qui ont précédé l'opération ont été un calvaire pour moi ainsi que pour mon épouse tellement j'étais stressé à cause de la perspective d'anesthésie (qui me faisait plus peur que l'opération). L'anesthésie c'est bien passée, je n'en ai gardé aucun souvenir désagréable mais j'ai quand même fait un arrêt respiratoire nécessitant une intubation, me laissant ainsi, encore et encore, face à ma peur. Je pourrai étendre la narration sur d'autres situations physiques alimentant mon malaise mais il y a encore plus grave. Enfant (encore....), je fis un rêve affreux dans lequel ma mère mourrait, le réveil, malgré le fait d'être encore « secoué », déboucha sur le soulagement très

appréciable de revenir vers la réalité habituelle, mais (le « mais » est de taille) dès ce jour une mutation particulière s'engagea au plus profond de moi. Cette mutation me protégea du chagrin d'une manière singulière car quelques années plus tard je n'avais plus aucun amour envers ma mère. Et oui vous avez bien lu, la peur de la mort m'a poussé à ne plus aimer ma propre mère. Après ma mère ce fut le tour de mon épouse qui se retrouva avec un mari à la fois présent et distant. Je ne sais pas comment j'ai construit cette mutation mais la « protection » était en place avec une remarquable efficacité. Je ne peux pas dire qu'un bénéfice intéressant soit sorti de cette adaptation, bien au contraire, par peur de ma mort et/ou celle de proches, j'ai arrêté de « vivre ». L'illusion de pouvoir « gagner » contre la mort, en me détachant de tout, a été explosée par le décès de mon épouse, car en plus du chagrin je me suis retrouvé face à l'incontournable. Avant je me croyais immortel (sauf dans les phases de peur active) et je pouvais maintenir l'illusion mais « ma moitié » ayant été avalée par la mort tout était remis en question. Mon début avait commencé et même si je n'étais pas « armé pour le combat » je devais (enfin !!!!!) affronter la mort.....

Avant de continuer j'aimerais mettre en avant l'erreur grave que j'ai commise à l'époque de mes problèmes respiratoires. Le pseudo spécialiste avait émit une hypothèse farfelue, j'en avais une très différente et je me suis cantonné à mon point de vue. Pourtant il y avait quand même une cause « nerveuse » et je n'ai pas recherché toutes les hypothèses possibles ainsi que leur combinaison éventuelle. Le lien entre la naissance de ma sœur et mon asthme était inacceptable mais ce n'est pas pour autant que je pouvais affirmer une cause unique et physiologique. Je trouve intéressant de rechercher

toutes les hypothèses possibles et d'agir de façon à être efficace pour chacune d'entre elles. Maintenant quand ma respiration devient difficile j'essaye de ne pas m'affoler pour ne pas provoquer de crise car je suis conscient (enfin !!!!) que je peux essayer de maîtriser mon stress alors que j'ai peu de pouvoir sur une physiologie déficitaire, et pour faire disparaître totalement le problème il me suffirait de faire « corriger » le défaut physique dont je suis doté (pas encore à l'ordre du jour pour des raisons uniquement pratiques).

Accepter plusieurs hypothèses me rendit un grand service au moment le plus dur de mon deuil. Comme dit plus haut, cette épreuve avait réveillé en moi la peur la plus profonde et je n'avais pas d'autre choix que de trouver la « solution ». J'étais confronté à deux possibilités de base, la mort pourrait mener à « un après vie » ou au néant, et la deuxième hypothèse me rendait fou. Je connais des personnes pour qui le néant ne déclenche aucune angoisse du moment que la possibilité de « laisser quelque chose » leur est donnée mais pour moi c'est bien différent. Déjà tunnel sombre et néant sont proches au niveau du malaise ressenti, je veux bien accepter l'idée de la mort mais avec une fin ultime non. Ensuite je n'aime pas ce qui est inutile pour ma petite personne, même si je donne volontiers gratuitement il n'est pas question que je m'oublie totalement en faveur d'autres personnes. Chaque fois que je pense au « néant » une haine profonde envers ma mère est déclenchée car un enfant ne vient pas au monde sans qu'une femme n'ait au préalable écarté les jambes (désolé pour l'image mais la reproduction est un acte animal s'il se produit uniquement pour perpétuer l'espèce). Je ne préfère pas exprimer ma fureur du

moment car j'utiliserai un vocabulaire odieux. Heureusement j'étais en contact avec une personne qui, elle aussi, déplorait la perte d'un être cher. Malgré sa douleur, qui durait depuis presque dix ans, elle avait gardé un peu de son sens de l'humour et aimait bien « parier ». Je ne suis pas « parieur » sauf en étant sûr de gagner, je ne pouvais donc la suivre que difficilement, surtout parce que je trouve « malhonnête » de profiter d'une personne en pariant alors que l'on connaît le résultat. Nos positions par rapport à l'après vie étaient opposées (et le sont toujours) car même si le néant m'obsédait je n'écartais pas la possibilité d'une continuité de vie dans « l'ailleurs », pour elle la mort représentait une fin ultime, sa douleur venait de l'absence d'une mère aimée partie trop tôt mais elle n'avait pas de malaise sauf celui d'éventuellement « ne rien laisser » à son propre départ. A l'époque j'avais le défaut de vouloir toujours transmettre mes idées même si les personnes n'étaient pas prêtes et je me mis à « construire » un pari que je pensai inédit (ah ! l'orgueil....). Faire le pari qu'il y ait une continuité amène à un résultat obligatoirement positif car si la mort n'est qu'un passage, le « pari » est gagné, et dans le cas contraire il est impossible de savoir si le « pari » est perdu. Malgré le tempérament parieur la personne ne fut pas persuadée et j'étais très étonné. Plus tard j'appris que Pascal (le philosophe) m'avait devancé mais j'étais content car citer une idée, venant d'une sommité, passe mieux pour beaucoup de personnes. Lors d'un stage d'accompagnement de personnes en fin de vie, la mort étant abordée en priorité, les discussions sur ce sujet abondaient, et toujours dans l'optique de « transmettre » j'ai cité Pascal mais une fois de plus le résultat ne fut pas très engageant. Cependant j'ai eu droit à une réflexion très intéressante venant d'une personne qui

connaissant le « pari de Pascal » trouvait cela très insuffisant. Avec le recul je comprends mieux ces personnes qui préfèrent ne pas envisager « l'inconnaissable », surtout quand la personne en face ne peut leur donner aucun outil pour construire une vie qui se prolongerait aussi loin dans le temps. C'est plus commode pour eux de vivre au jour le jour et de penser qu'il sera toujours temps de faire face au problème le moment venu, car se poser des questions sans réponses peut empêcher de vivre. Admettre ce pari ne protège pas non plus des baisses de moral qu'implique l'acceptation du néant comme possibilité, un néant qui n'est pas écarté par la définition dudit pari. En plus, que peut-on gagner avec un tel pari sinon la satisfaction inutile d'un orgueil bien mal placé. Aussi, le « pari de Pascal » est souvent sorti de son contexte, un contexte qui était peut-être le début d'une nouvelle base de réflexion voulue par l'auteur. Le plus important n'est pas de connaître l'issue du pari mais de pouvoir agir « conformément » à toutes les hypothèses, s'investir dans une après vie éventuelle ne peut pas faire perdre un temps qui serait de toute façon déjà perdu dans le cas d'un néant résultant d'une « mort définitive ». Beaucoup de personnes trouvent une utilité dans la procréation mais ne comprennent pas que l'utilité de la procréation résulte justement dans la continuité de la procréation. Vivre pour procréer ne nous éloigne pas du monde animal, bien au contraire, profiter des plaisirs de la vie non plus. Alors si nous sommes si peu différents des animaux la conscience est une calamité car l'animal optimise sa vie pour « profiter au maximum », tandis que nous passons notre temps à nous tracasser avec des peurs qui n'existeraient pas sans le « je pense donc je suis ».

Etre ou ne pas être, là est la question (je ne citerai pas

**l'auteur car je sors cette phrase du contexte auquel elle appartient) et cela n'appartient pas aux questions que se pose l'animal qui d'ailleurs ne s'en pose aucune de ce genre la. Le « je suis malade, je vais mourir » fait partie de la vie et les animaux l'acceptent, tout comme « j'ai faim, si je ne trouve pas à manger je vais mourir » déclenche en nous tant de questions alors que l'animal ne tarde pas, il part à la chasse tout de suite lui, sans se poser de questions si c'est mal ou bien d'aller ruiner le poulailler du voisin (le renard serait-il un animal plus intelligent que nous ???????). L'humanité ne peut pas s'empêcher de se poser des questions et comme le résultat visible est une grande évolution nous pensons avoir « réussi ». D'autres espèces se sont mieux adaptées que nous et elles arriveront à nous survivre avec leur « petite évolution » alors que nous faisons face à de nouveaux problèmes toujours de plus en plus difficiles à gérer. Je me repose encore cette question : « Est-il si important d'être différents des animaux ? »**

**A une époque très ancienne les être humains étaient peu nombreux sur terre, ils devaient résister, aux éléments, à, la faim, la maladie, aux accidents, prédateurs et autres ennemis mais l'espèce existe toujours. Maintenant le nombre de malades est proportionnel à la surpopulation ainsi que le nombre de personnes souffrant de la faim maintenues en vie par des médecins qui parent au plus pressé sans toutefois leur donner la possibilité de vivre correctement. Pire que tout, l'immunité aux maladies et résistances diverses acquises au fil des millénaires est compromise par un assistanat médical et social contraire aux lois de la sélection qui nous ont rendu si « forts ». Ne serait-il pas mieux d'arrêter de se poser (que) la moitié des questions et de vivre en accordant une importance plus grande au**

groupe plutôt qu'à l'individu, privilégiant ainsi la survie de la race par des éléments forts éliminant les faibles. Je ressens la colère déclenchée par la phrase précédente tellement cela heurte nos principes les plus profonds. La solidarité existe depuis au moins les néanderthaliens qui s'occupaient de leurs handicapés autant qu'ils faisaient des sépultures pour leurs morts. Ces êtres (soi-disant) primaires n'étaient plus des animaux et vivaient certainement mieux que nous, même si leurs conditions d'existence avaient l'apparence d'un cauchemar (pour nous). Leur quotidien est facile à imaginer car il existe encore des peuplades primitives (encore un soi-disant) qui vivaient dans une bonne harmonie il n'y a pas si longtemps. J'ai toujours été fasciné par ces groupes « tranquilles » dont la vie très proche de la nature n'a rien à nous envier. Ils se sont certainement posé des questions sur la mort mais leurs conclusions ont été à l'image de la nature les entourant, dangereuse, difficile à apprivoiser mais tellement généreuse à condition de la respecter. Il y avait chez eux une grande solidarité, des rituels divers et aussi une préférence accrue envers le groupe même si c'est au détriment de voisins éventuels et ce dernier point les a souvent fait apparaître comme de vulgaires sauvages. La cruauté envers ses ennemis, le cannibalisme et bien d'autres comportements très primitifs, sont le ciment d'une survie dans un milieu d'extrême hostilité. A la fois doux et violents, ces primitifs (ça m'agace d'utiliser ce mot.....) ont survécu pendant plusieurs voir plusieurs dizaines de milliers d'années, en restant les mêmes, sans illusions, sans tensions particulières et surtout en restant heureux. Ces êtres d'une autre époque n'accordaient pas une importance à la différenciation mais plutôt au « bien vivre » ; différents ou pas, le désir d'une existence « agréable » reste le même. Beaucoup



considèrent la « civilisation » comme étant, le produit d'une « haute évolution », une nécessité incontournable, et pire que tout un « état d'esprit » à imposer, mais est-ce justifié ? Nous ne voulons plus de sélection naturelle et pourtant nous avons des comportements élitistes, est-ce aussi justifié ?

Les forts éliminent toujours les faibles mais cela se passe sur un plan différent car le combat est devenu économique. Ceux qui ont des moyens financiers pourront bénéficier des meilleurs soins médicaux et aussi avoir des contacts professionnels favorables, les autres seront « maintenus en vie » dans des conditions précaires. Une « classe intermédiaire » cimente l'ensemble du système pour le garder cohérent ce qui globalement le rend « acceptable » par la majorité. La constitution d'une majorité commence quand la moitié d'un groupe est dépassée et nous fonctionnons, dans nos décisions communes, d'après des avis majoritaires. Notre système est donc en contradiction avec, d'un côté une prédominance du groupe et de l'autre une volonté d'importance accordée à chaque individu alors que les parties minoritaires sont « oubliées ». Et je ne préfère pas parler d'autres systèmes dans le monde pour lesquels une minorité dicte « sa loi » au plus grand nombre sur des plans aussi bien religieux qu'économiques car cela place une partie de l'humanité au même rang que le « règne animal ». Beaucoup de pays, font des efforts considérables pour diminuer le nombre de morts dus aux accidents de circulation, engagent des recherches pour minimiser les effets de maladies extrêmement graves, accordent des aides sociales minimales aux défavorisés, mais le but est souvent de « sauver la vie avant tout » même si un certain confort de vie est définitivement perdu. Je comprends qu'une personne préfère être clouée à un

**fauteuil roulant et que sa demande soit de survivre à n'importe quel prix mais que dire de ceux qui réclament une euthanasie alors que leur fin est inéluctable et qui se retrouvent face à un refus institutionnel caractérisé ? Les handicapés, les juifs et autres personnes déclarées « inaptes à la vie » par le régime nazi sont morts prématurément alors que leur mort était quand même décidée par la nature mais que penser de ceux qui ont survécu à des souffrances qui sont restées gravées dans leur corps et leur mental si ce n'est qu'ils ont été oubliés dans les chiffres de l'histoire. Si l'on prend deux hypothèses de vie, l'une étant d'une durée écourtée par un élément quelconque et l'autre représentant un épanouissement jusqu'à un âge très avancé, dans les deux cas la mort survient quand même et ce sur un même plan car une personne de vingt ans sera aussi morte qu'une de cents ans. J'entends déjà beaucoup d'entre vous protester en disant « à vingt ans on a pas encore assez profité de la vie !!! », je suis étonné car je ne profite pas des années passées mais de celles à venir que je « consomme » au présent et mourir à tel ou tel moment ne changera pas la définition de ma mort qui est justement d'arrêter de vivre et donc de ne plus avoir « d'avenir ». Pour moi, toute comparaison ne peut se faire que sur le plan des « vivants » car c'est nous qui profitons de la présence de nos proches et la tristesse générée par leur mort est encore plus grande pour nous quand nous avons encore beaucoup d'années à passer avec eux. Donc nous avons besoin d'écarter tout type de sélection pour que nos proches restent avec nous quitte à ce qu'ils en payent « le prix fort ». Contrairement au règne animal nous combattons la sélection naturelle, qui pour nous a prit des formes différentes, défendant ainsi nos attachements à des personnes qui des fois préféreraient êtres mortes.**

Une volonté divine, l'attachement à nos proches et le culte des morts sont des hypothèses nous différenciant des animaux mais peut-on dire que la première est obligatoire alors que les deux autres seraient déjà suffisantes ? L'attachement existe chez les animaux et il y a même des femelles qui continuent à porter leur petit bien après qu'il soit mort. C'est justement dans la gestion de la mort que l'humanité diffère du règne animal avec nos cultes, célébrations et aussi des peurs profondément ancrées depuis le début de ..... l'humanité. Et nous voilà enfin à un début probable avec des peurs que ne connaissent pas les animaux car ils n'ont pas la possibilité de conceptualiser la mort. La capacité de pouvoir imaginer ce qui pourrait se produire après la mort est un phénomène étrange nous paraissant naturel alors que cela représente peut-être l'aboutissement d'une longue évolution. Un renard qui, au hasard d'une de ses vadrouilles, découvre un poulailler, sera guidé d'abord par l'odeur de ses futures victimes, restera à distance et, si une présence humaine est détectée, repérera l'endroit pour pouvoir y retourner « tranquille ». L'analyse qu'il effectue dépend d'un nombre de paramètres importants, son comportement rusé l'amènera à arriver à ses fins et cela ne peut se faire sans une bonne capacité à conceptualiser. Le renard est conscient qu'un être humain sera un écueil difficile à contourner et il établit une stratégie adaptée aux circonstances dans le temps mais sa conscience ne lui permet pas de prendre en considération qu'il risque d'être tué par un coup de fusil. Son instinct de conservation le fera agir avec prudence car l'humain est considéré comme un prédateur et le « jeu » est justement d'éviter ce genre d'espèce, le renard ne fuit pas la mort mais échappe aux éventuels prédateurs.

D'ailleurs beaucoup d'animaux en « phase finale » se laissent aller à leur destin à partir de l'instant où leur fin est devenue irrémédiable tandis que l'humain combat la mort comme si c'était un prédateur à éviter. Il y a des malades « mortellement atteints » qui subissent des souffrances d'une intensité telle que la mort devient préférable à la vie et pourtant ils « s'accrochent » à un corps définitivement condamné. Les études dans les centres de soins palliatifs ont démontré que des personnes ne « partent » pas tant que certains de leurs problèmes relationnels ne sont pas résolus. Comment un malentendu familial pourrait-il empêcher un mourrant de partir vers sa destinée ? La socialisation nous culpabilise à chacun de nos actes et la notion de punition divine nous pousserait-elle à être vigilant quand la mort est proche ? La peur de l'inconnu, l'impression d'aller vers une punition et le regret de laisser nos proches dans une tristesse aussi bien morale que matérielle, sont des raisons suffisantes pour se battre contre la mort même si c'est au prix de souffrances intolérables mais toutes les personnes ne maintiennent pas ce combat ultime jusqu'au dernier instant puisque certaines choisissent l'euthanasie. Le comportement immédiat face à sa propre mort peut donc être proche de celui de l'animal mais aussi très éloigné et ce n'est pas assez déterminant pour tirer des conclusions assez fiables. Le renard ne va pas réfléchir s'il croisera la mort dans ses chasses et tant qu'il ne sera pas confronté à un prédateur son comportement sera serein tandis que les militaires qui partent au bout du monde pour un combat peuvent commencer à « angoisser » avant même d'être montés dans l'avion qui les mènera en « enfer ». Cette appréhension d'une mort lointaine est une hypothèse plus déterminante car la différenciation est plus flagrante. Les personnes qui ont amené un chat chez un

vétérinaire disent que leur animal favori connaît la destination toujours à l'avance mais ils oublient d'analyser le comportement d'après le caractère spécifique de ce félin. Enfermer un chat dans une cage, le transporter en dehors d'un environnement « marqué par ses soins » et pire que tout attendre dans une salle ou d'autres animaux ont laissé « leur odeur », est une situation qui, indépendamment de la présence d'un vétérinaire, le stresse au plus haut point. Prenez un chat qui n'est pas habitué à sortir (exemple un chat d'appartement qui a été élevé enfermé dans un refuge) mettez-le dans une cage, faites un nombre important de kilomètres sous la chaleur, une fois arrivé dans un bel endroit montagneux essayez de le relâcher et observez ce qui se passe. Le chat va-t-il gaiement sortir pour vite rejoindre ses cousins sauvages ou sera-t-il tellement affolé qu'il aura même du mal à sortir de la cage ? Bien sûr cela dépend des chats, j'en connais qui avec le stress et la déshydratation ont eut, une bonne diarrhée avant même d'être sortis du véhicule et une peur définitive de tout ce qui est cage alors que jamais allés chez un vétérinaire. D'autres chats aiment la balade chez le vétérinaire, ils sont rares mais cela démontre que cet animal, premièrement n'aime pas être stressé et deuxièmement garde un souvenir des circonstances l'ayant placé dans une situation difficile mais en aucun cas qu'il ait une « prémonition » d'un mauvais moment à passer parce que d'autres ont été « euthanasiés » dans les locaux du vétérinaire. Le militaire sait qu'une guerre fait des victimes, connaît les risques qu'il encourt en y participant et sa perception d'une mort éventuelle vient d'une réflexion consciente.

Il était important de se différencier des animaux pour entrevoir une hypothèse permettant de déterminer le

début de l'humanité. De toutes les hypothèses possibles notre position face à la mort reste la plus troublante. Nous allons donc, imaginer que la notion de « mort » ait fait démarrer l'humanité et étudier sommairement si l'hypothèse pourrait être vérifiée. Il reste cependant une incertitude car même de nos jours la mort est un sujet obscur, tabou et surtout mal défini. Le nombre d'expressions relatives à la mort est souvent bien plus grand que celui pour exprimer l'amour, est-ce le signe d'une importance particulière accordée à cet état « furtif » mais définitif ? Les études réalisées pour déterminer « l'instant » ont été aussi nombreuses, confirmant ainsi notre volonté de comprendre ce moment de bascule vers l'inconnu. Avec les nouveaux instruments de mesure il a été possible de reconnaître la mort au-delà d'un simple arrêt cardiaque car une activité cérébrale est constatable dans certains cas. Avec les études statistiques, l'arrêt d'activités cérébrales n'est pas apparu comme étant la « dernière frontière ». Les nouvelles techniques de réanimation ont « ressuscité » des personnes mortes « cliniquement » pendant plusieurs minutes et cela soulève de nombreuses questions. Les miraculés de la science sont revenus avec des histoires fantastiques dont les aspects sont communs à un bon nombre « d'expérimentateurs ». Certains ont vu des proches décédés les attendre dans des tunnels, d'autres ont rencontrés des entités bienveillantes et lumineuses et leurs témoignages concordent (mis à part quelques rares cas qu'il ne faut pas oublier) au niveau d'une disparition notable de la peur de mourir. A cause du refus inconscient d'étudier la mort dans un cadre réellement objectif, les statistiques établies sur les expériences de « morts cliniques avec retour » (N.D.E, near dead experience) sont restées au rang de simples chiffres même si certains croient que la

**totalité du monde scientifique les a accepté. Une bonne partie des scientifiques pense que ces expériences sont déclenchées par des drogues naturelles sécrétées par le cerveau. Chez certaines peuplades « anciennes » (non ! je ne veux pas dire primitives) des drogues sont utilisées pour se mettre en contact avec les esprits et le résultat n'est guère différent d'une N.D.E puisque les contenus dépendent statistiquement du milieu culturel de la personne « vivant » l'expérience. Il y aurait donc deux hypothèses d'états permettant d'entrer en contact avec « les esprits » mais sur un déclencheur commun dont la source serait une base chimique aux propriétés hallucinogènes. L'hallucination est considérée comme un état de conscience altérée et pour nos scientifiques actuels il n'est pas question d'admettre qu'un phénomène réel puisse être perçu sous l'emprise de drogues (je les comprends). Pourtant nos religions sont justement basées sur des hallucinations collectives ou individuelles et il n'y a pas eut de civilisation sans système religieux de par le passé. J'entends déjà certain(e)s d'entre vous se demander (toujours les mêmes ?) si je vais affirmer que le départ de l'humanité est une simple hallucination. Il est possible d'imaginer qu'une simple hallucination ait influencé un de nos lointains ancêtres et que les informations ramenées de son « délire » soient devenues le début d'un système religieux structurant et amenant les prémices d'une des premières civilisations (le même phénomène s'est peut-être produit simultanément à divers endroits de notre petite planète). J'aimerais quand même rajouter une hypothèse de perception « autre » que celles qui mettent en jeu des drogues naturelles ou pas car il existe un phénomène très bien étudié par nos scientifiques. Ce domaine, longtemps assimilé à la sorcellerie dans beaucoup de parties du monde, est celui du « rêve ». En**

rêve il m'est arrivé (souvent et encore maintenant) d'être « en contact » avec mon épouse décédée, dans des situations diverses. Mais, conscient des possibilités d'illusions qui vont avec les rêves, je n'en ai pas déduit des règles ou lois régissant la vie et la mort. Ma vigilance est surtout inspirée d'ouvrages scientifiques qui mettent en garde contre les fausses interprétations qui pourraient découler d'un rêve quel qu'il soit. Notre ancêtre (imaginaire dans le récit) a très bien pu rêver d'un proche se faisant dévorer indéfiniment par des bêtes sauvages tout en se plaignant de douleurs atroces et une fois réveillé son trouble pouvait le pousser à confectionner la première sépulture jamais réalisée. Imaginons encore cet ancêtre qui, témoin de l'apparition d'un feu follet (émanation de gaz hydrogène phosphoré qui s'élève dans des endroits ou de la matière animale ou végétale est en décomposition) à l'emplacement de la sépulture, aurait été tellement perturbé au point de rêver d'un défunt dont l'odeur désagréable attirait une boule nuageuse de mouches colorées l'assaillant. Peiné par cette « vision » il aurait été facile, pour cet ancêtre, de recueillir des fleurs avec un parfum agréable et de les disposer sur (ou dans) la sépulture. De simples rêves peuvent expliquer les premiers rituels et les probabilités d'en faire, de nature à inciter différentes actions, sont nombreuses.

Les dialogues avec des entités, défuntes ou pas, dans des états naturels ou pas, ne sont pas décrits par des hypothèses mais par les ethnologues, lesquels sont classés parmi les sommités scientifiques et ne sont pas considérés comme des « charlatans ». Les premiers essais de communication, avec ce que l'on peut considérer comme étant de « l'abstraction », sont un début probable d'acquisition de base socialisante. Les



projections individuelles d'idées dans des domaines comme le rêve pouvaient facilement donner l'impression d'entités non terrestres agissant comme des parents influençant le monde des enfants. L'impossibilité de discernement entre le monde normal et altéré pouvait rendre l'expérience hallucinatoire totalement réelle dans une perception faussée. Les anciennes peuplades n'avaient pas nos outils de mesure, ils ne pouvaient pas connaître les effets d'une drogue sur l'organisation cérébrale et leurs rêves n'étaient pas étudiés en laboratoire. Construire des croyances avec des divinités à l'image des hommes en leur donnant des caractères belliqueux ou bienveillants était un pas facile à franchir. Etablir des règles de vie en communauté arbitraire, mettre en place une hiérarchie « autorisée par les divinités », décrire les punitions dans l'au-delà et autres délires, sont des actes suffisants pour donner naissance aux premières civilisations. Finalement, l'existence de civilisations, même primaires, est un indicateur suffisamment significatif pour nous différencier de l'animal et aussi pour positionner dans le temps l'émergence d'une race uniquement distincte des autres de par ses comportements.

Il existe pourtant des peuplades sans divinités dont la vie quotidienne a intégré les rêves en les plaçant sur un plan bien différent du monde éveillé tout en gardant une inspiration rationnelle des actes réalisés dans le monde onirique. Leurs œuvres d'arts sont des reproductions exactes d'objets vus en rêves et cet atout créatif ne peut pas être négatif. Les éventuels conflits exprimés en rêves sont « arrangés » dans l'éveil, donnant ainsi une meilleure cohésion au groupe. Pour eux la civilisation a peut-être commencé avec des rêves créatifs et conviviaux (entre membres du groupe) et je trouve que

**c'est une hypothèse plus que plaisante. Penser qu'un simple rêve soit le début d'une si grande aventure est aussi bien plus « positif » que d'imaginer une plante hallucinogène responsable de nos plus grands délires soi-disant civilisés. Peut-être existe-t-il d'autres hypothèses mais je n'ai pas envie de chercher plus.....**